

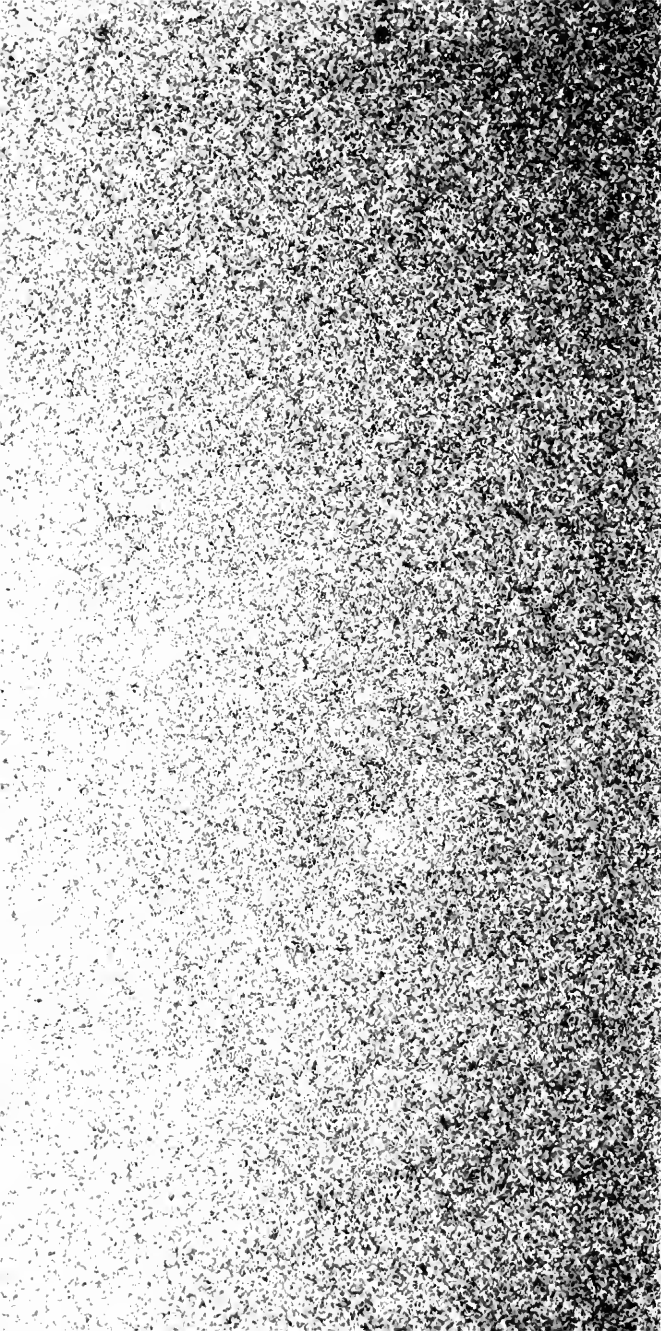
UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00859158 8

Theuriet, André  
Jean-Marie

P2  
2450  
T2J4



ANDRÉ THEURIET

---

# JEAN-MARIE

DRAME EN UN ACTE, EN VERS

Représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon,  
le 11 octobre 1871

---

HUITIÈME ÉDITION



PRIX : UN FRANC

---

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31



# JEAN-MARIE

DRAME EN UN ACTE, EN VERS

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre  
de l'Odéon, le 11 octobre 1871.

## DU MÊME AUTEUR

Edition elzévirienne

POÉSIES (1866-1872). <i>Le Chemin des Bois. — Le Bleu et le Noir.</i>	
1 vol. . . . .	6 fr.
NOUVELLES. <i>Bigarreau. — Claude Blouet. — L'Abbé</i>	
<i>Daniel, etc.</i> 1 vol. . . . .	6 »
SAUVAGEONNE. 1 vol. . . . .	6 »
MADAME HEURTELOUP. 1 vol. . . . .	6 »

Edition in-18

### POÉSIE

LE CHEMIN DES BOIS, deuxième édition. 1 vol. ( <i>épuisé</i> ) . . .	3 »
LE BLEU ET LE NOIR. 1 vol. ( <i>épuisé</i> ) . . . . .	3 »
LE LIVRE DE LA PAYSE. 1 vol. ( <i>épuisé</i> ) . . . . .	3 »

### PROSE

NOUVELLES INTIMES. 1 vol. ( <i>épuisé</i> ) . . . . .	3 50
PÉCHÉ MORTEL, vingtième édition. 1 vol. . . . .	3 50
BIGARREAU, huitième édition. 1 vol. . . . .	3 50
LES CÉILLETS DE KERLAZ, huitième édition. 1 vol. . . . .	3 50
AMOUR D'AUTOMNE, vingt-quatrième édition. 1 vol. . . . .	3 50
DEUX SŒURS, vingt-sixième édition. 1 vol. . . . .	3 50
L'ONCLE SCIPION, dix-neuvième édition. 1 vol. . . . .	3 50
CHARME DANGEREUX, 1 vol. . . . .	3 50
CONTES POUR LES JEUNES ET LES VIEUX, 1 v. in-8° <i>illustré</i> , broch. . .	9 »
— — — — —	relié. 12 »
CONTES POUR LES SOIRS D'HIVER, 1 v. in-8° <i>illustré</i> , broch. . .	9 »
— — — — —	relié. 12 »

### THÉÂTRE

JEAN-MARIE. Drame en un acte en vers, cinquième édition.	
1 vol. . . . .	3 »

*Tous droits réservés.*

ANDRÉ THEURIET

---

# JEAN-MARIE

DRAME EN UN ACTE, EN VERS



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31



A

*MA MÈRE.*

A. TH.

PQ  
2420  
T J 4



## DISTRIBUTION

---

*Jean-Marie* . . . . . MM. POREL.  
*Joi!* . . . . . TALIEN.  
*Thérèse*, sa femme . . . M<sup>lle</sup> SARAH BERNHARDT.

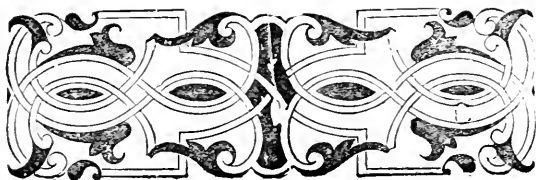
---

En Bretagne, côte du Finistère.

I hadna been his wife a week but only four,  
When, mournfu' I sat on the stane at my door,  
I saw my Jamie's ghaist — for I couldna think it he —  
Till he said “ I'm come hame, my love, to marry thee ”

— AULD ROBIN GRAY. —

(*Vieille chanson écossaise*)



## JEAN-MARIE

---

Intérieur d'une ferme bretonne. — A droite, au premier plan, une cheminée haute et profonde ; près de la cheminée, un vieux fauteuil ; — au second plan, porte communiquant avec une pièce voisine. — A gauche, une vieille crédence, et, en avant, une table, un fauteuil de cuir et des escabeaux. — Au fond, à droite, une fenêtre donnant sur la falaise ; au milieu, une porte cintrée, laissant voir au loin la lande et la mer. Au lever du rideau, Thérèse est debout près de la fenêtre ouverte et file au fuseau ; — tout en filant elle chante à mi-voix.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRÈSE.

Le brick n'eut pas sitôt sombré  
Avec ses grands mâts et ses voiles,

Que tout le ciel fut éclairé ;  
A la lueur de mille étoiles  
On v t sainte Azénor volant  
Sur mer, a'nsi qu'un goëland...

Elle s'interrompt et jette un regard sur la campagne.

*Comme on entend ce soir la plainte des mouettes!  
Sur la grève, là-bas, leurs bandes inquiètes  
Mélent des cris aigus aux rumeurs de la mer...  
Je ne puis jamais voir leurs tourbillons dans l'air  
Passer, sans qu'aussitôt cette ballade ancienne  
Avec son lent refrain sur mes lèvres ne vienne.*

Elle s'assied.

La sainte prit dans l'algue verte  
Le capitaine à demi mort,  
Et sur son aile large ouverte  
Le conduisit droit jusqu'au port:  
« Réveille-toi, beau capitaine,  
Voici ta ville et ton domaine... »

S'interrompant de nouveau.

*Il n'a jamais revu le port ni sa maison,  
Celui qui me chantait cette vieille chanson!  
Dans les Pardons, autour des Saintes et des Vierges,  
J'ai vainement pour lui fait allumer des cierges;  
Mais les Saints à présent restent sourds à nos cris,  
Et la mer ne rend plus les marins qu'elle a pris...*

Elle laisse tomber son fuséeu, et reste pensive.

## SCÈNE DEUXIÈME.

THERÈSE, JOËL.

Joël entre par le fond et dépose un paquet sur un escabeau.

Joël.

*Bonjour, femme!*

Thérèse, surprise.

*Joël!..*

Elle essuie rapidement une larme et se lève.

Joël.

*Tu ne m'attendais guères  
Avant la nuit, et j'ai bien mené nos affaires!  
Comme, le mois dernier, tu m'avais reproché  
De m'attarder avec les buveurs du marché,  
Sitôt mes blés vendus j'ai rempli ma sacoche;  
En dépit des écus qui tintaient dans ma poche,  
J'ai sellé la jument et j'ai tourné le dos*

*A l'auberge où le cidre écumait à pleins pots...  
Voilà ce qui s'appelle agir en homme brave!*

Thérèse, souriant

*Oui certes! mais aussi le vin de votre cave  
Ne vous en paraîtra que meilleur, et voici  
De quoi faire oublier l'auberge...*

Elle va chercher dans la crédence une bouteille et un verre, et les pose sur la table, devant Joël.

Joël, assis et s'essuyant le front.

*Bien! merci,*

Thérèse...

Il boit.

*Ce vieux vin vous rend l'âme joyeuse!*

Regardant Thérèse, qui a repris sa quenouille.

*Femme!.. Écoute, de vrai, tu n'es pas curieuse!  
Quoi! Je viens de la ville, un jour de marché-franc,  
Et tu demeures là, d'un air indifférent,  
Sans même t'informer si la foire était belle,  
Ni si j'ai rapporté quelque emplette nouvelle?*

Thérèse.

Elle secoue la tête comme pour chasser une idée fixe

*Pardon!*

Joël.

*Toujours distraite et toujours l'œil perdu  
Dans un rêve ou dans un nuage!... A quoi peux-tu  
Penser?*

Thérèse, revenant vers Joël, après avoir porté la bouteille  
et le verre sur le bahut.

*Eh bien, Joël, me voilà tout oreille;  
Avez-vous bien vendu vos froments?*

Joël.

*A merveille!*

*Jamais au mois de juin la vieille halle aux blés  
N'avait vu sous son toit tant de gens rassemblés.  
Le bétail et la foule à tout moment accrue  
Ainsi qu'un flot houleux débordaient dans la rue.  
Les cuisines flambaient, les vitres des maisons  
Laisaient voir l'âtre clair où, devant les tisons,  
Les crêpes de blé noir bouillonnaient dans la poêle.  
Les marchands foisonnaient, et les pièces de toile  
Et les bijoux luisants attiraient le regard.*

Il va chercher le paquet sur le meuble où il l'a déposé en entrant.

*Sur le gain du marché j'ai prélevé ta part,  
Comme de juste, et j'ai choisi ces bagatelles.*

Il ouvre le paquet et montre des étoffes de soie aux couleurs éclatantes.

*Je ne m'y connais pas... Dis-moi, te plaisent-elles?  
Les gens qui les vendaient m'ont donné pour certain  
Qu'elles venaient, comme eux, d'un pays très lointain,  
Des îles du Japon, je crois, ou de la Chine...  
Et d'arriver de loin, certe, ils avaient la mine,  
Ces pauvres matelots maigres et demi-nus!*

Thérèse, tressaillant.

*Des matelots!..*

A part.

*Ceux-là, du moins, sont revenus!..*

Joël, d'un air désappointé.

*Eh bien! tu restes là toute silencieuse?  
Moi qui croyais... Allons! j'ai la main malheureuse!  
C'est donc laid?*

Thérèse.

*C'est trop beau!... Vous êtes bon, Joël,  
Trop bon pour moi!*

Joël, se levant.

*Trop beau?... Trop bon?.. Eh! juste ciel,  
Pour ne plus voir ton front pâle et mélancolique,  
Je voudrais te parer ainsi qu'une relique!*



*Mais je me creuse en vain le cerveau jusqu'au fond,  
Tu gardes ta pâleur et ton ennui profond...  
Tiens, tes yeux sont tout gros de larmes, et ta joue  
En conserve la trace encore humide... avoue  
Que tu pleurais tantôt, lorsque je suis entré...  
Ah! tes pleurs, que de fois ils m'ont désespéré!  
J'en accusais la mort récente de ta mère,  
Je me disais : le temps les séchera... Chimère!  
Le deuil des autres cède au temps, mais ton chagrin  
Pousse en dépit de tout, pareil au mauvais grain!*

Thérèse.

*Je ne veux plus penser aux choses qui me troublent;  
Je ris... Voyez!*

Elle essaye de sourire et fond en larmes.

Joël, avec amertume.

*Je vois que tes larmes redoublent!...  
Qu'as-tu?.. Parle! Pour être heureuse à ta façon,  
Que veux-tu?.. De plus beaux meubles dans ta maison?...  
Plus de vaches au pré?... Plus de linge en ton coffre?...  
Dis-moi ce qui te fait envie, et je te l'offre...*

Thérèse.

*Ah! par tous vos bienfaits mes remords sont doublés!  
Plus je me sens coupable et plus vous me comblez,  
Joël!*

Joël, stupéfait.

*Toi, des remords?... Toi, coupable, Thérèse?...*

Thérèse.

*Hélas! j'ai sur le cœur un secret qui me pèse,  
Et bien souvent déjà je me suis reproché,  
Comme un péché mortel, de vous l'avoir caché...*

Joël.

*Qu'est-ce à dire?... Un secret entre nous?... S'il me touche,  
Quel étrange motif a pu fermer ta bouche?*

Thérèse.

*Sitôt ma main promise et dès le premier jour,  
O Joël, je voulus vous parler sans détour;  
Mais ma mère en tremblant m'imposa le silence.  
J'obéis... J'avais tort, et sur ma conscience  
Je ne garderai pas ce fardeau plus longtemps.  
Jadis, sur le chemin qui mène aux Trois-Étangs...  
Un jeune homme habitait dans une pêcherie;  
Son bourg était Ker-laz, et son nom Jean-Marie.  
Mes parents l'accueillaient, nous grandissions près d'eux,  
Ayant même plaisir, même peine, et tous deux  
D'une pure amitié nous sentant l'âme prise,*

*Plus tard nous nous étions fiancés dans l'église.  
Or Jean-Marie était fort pauvre, moi sans dot,  
Et dès qu'il eut vingt ans il devint matelot.  
Il voulait, disait-il, pour nous faire mieux vivre,  
Changer en louis d'or ses lourds deniers de cuivre,  
Et, sur un bâtiment nommé le Roi-Gralon,  
Un jour il s'embarqua pour les mers du Japon.  
C'était loin, mais l'amour est fort, et la distance  
Quand je pensais à lui me semblait moins immense.  
Un an passa, puis deux... J'attendais... quand voilà  
Qu'à travers l'Océan une rumeur vola :  
Au milieu des rochers d'une côte sauvage  
Le navire s'était perdu ; sur le rivage  
La tempête n'avait rejeté que des corps  
Inanimés, sans forme et sans nom... Depuis lors  
Je n'ai plus entendu parler de Jean-Marie...  
Tout est fini!*

Joël, brusquement.

*Qui sait? Le hasard rapatrie  
Parfois des matelots dont on pleurait la mort.*

Thérèse.

*A ! j'ai tout entrepris pour connaître son sort..  
J'ai prié, j'ai fait faire enquête sur enquête ;  
Le ciel est resté sourd et la terre muette...  
Jusqu'au bord du cercueil je l'aurais attendu,*

*Si je n'avais compris qu'il était bien perdu...  
Pour toujours!...*

Elle s'arrête un moment; — Joël écoute d'un air consterné; —  
puis elle reprend comme si elle se parlait à elle-même.

*Et pourtant, malgré moi, ma pensée  
Demeure à sa mémoire obstinément fixée!  
Je m'en défends en vain... Il me semble, l'hiver,  
Quand le vent se lamente et soulève la mer,  
Que sa voix regrettée au bruit des flots se mêle;  
Et le soir, lorsque, ouvrant leur voile comme une aile,  
Les barques des pêcheurs descendent vers le port,  
Quelque chose en mon cœur dit : — S'il n'était pas mort!...*

Joël s'assied, très abattu

*Pardonnez-moi... C'est mal!*

Joël

*Mal?... non! — Mais ta franchise  
M'a fait brusquement voir ma stupide méprise...  
Je comprends maintenant tes pleurs silencieux,  
Je comprends tout!... Et moi, qui croyais de tes yeux  
Les effacer, hélas! avec des babioles!...*

Il prend les étoffes sur la table et les replie machinalement.

*Parfois, à la veillée, en comptant mes pistoles,  
Je me disais, bercé par le son clair de l'or:  
« Allons, voici de quoi mettre au logis encor*

*Un fin miroir ou bien quelque armoire de chêne,  
Et quand de meubles neufs la maison sera pleine,  
Thérèse secouera l'ennui qui rembrunit  
Son visage, et l'oiseau chantera dans son nid... »  
Je me sentais alors le cœur plein d'espérance,  
Maintenant je comprends les choses... Ta souffrance  
Est de celles que l'or ne sait jamais guérir,  
Et je ne puis lutter avec ton souvenir!*

*Il jette les étoffes à terre et se lève.*

*Ah! maudits cheveux blancs!... Si j'avais la jeunesse  
Seulement; si la sève et le soleil qu'on laisse  
En arrière, on pouvait les retrouver un jour!  
J'essaimerais de chasser ce fantôme d'amour  
Et de prendre en ton cœur sa place encore tiède...  
Mais à l'âge que j'ai, le mal est sans remède;  
Je suis laid, je suis triste et vieux!... O mes vingt ans!*

Thérèse.

*O cher homme, ô Joël!... Je vous ai fait longtemps  
Souffrir de ma douleur offensante et cruelle,  
Désormais je veux être une épouse fidèle  
Et bonne... En ma faveur vous aviez consenti  
À sivre sous ce toit par mon père bâti;  
Eh bien, partons. — Ici le passé règne en maître;  
Le chant des coqs, les bruits de l'âtre, la fenêtre  
En fleur, tout me redit les choses d'autrefois,  
Et la mer me les crie avec sa grande voix...*

*Partons, emmenez-moi dans vos propres domaines,  
Derrière les Monts-Noirs et leurs forêts de chênes...  
Là, je ne verrai plus ni le port ni la mer.*

Joël.

*Quoi ! tes prés, ta maison, ce pays qui t'est cher,  
Tu pourrais renoncer à tout?...*

Thérèse.

*Je vous en prie !*

Joël.

*Mais c'est presque un exil, et l'on ne s'expatrie  
Jamais sans emporter des regrets avec soi.*

Thérèse.

*Vous avez bien quitté votre pays pour moi*

Joël.

*Oui, mais parfois encor je me sens tout morose,  
Quand je pense à la lande où ma maison repose.*

Thérèse.

*Allons la retrouver !*

Joël.

*Merci, femme! merci!...*

*Laisse-moi cependant songer à tout ceci.*

*Ces choses veulent être à loisir décidées,*

*Et les émotions m'ont brouillé les idées...*

Il passe sa main sur son front.

*Ma vieille tête est faible, et je veux, au grand air,  
Ruminer tes projets afin d'y voir plus clair...*

*Je vais jusqu'au pâtis et rentrerai pour l'heure*

*Du souper. — A ce soir!*

Il serre la main de Thérèse et sort par la droite.

---

## SCÈNE TROISIÈME.

THÉRÈSE.

Tandis que Joël s'éloigne, elle revient près de la fenêtre et garnit sa quenouille.

Thérèse.

*Oui, je serai meilleure...*

*Je veux chasser ainsi qu'un hôte déloyal*

*Ce chagrin que nourrit en moi l'Esprit du mal,  
Et je veux t'oublier, ô pauvre Jean-Marie!...  
Comme il fait lourd!...*

Elle ouvre les deux battants de la fenêtre.

*La mer dort et la mouette crie...  
On dirait qu'un orage est dans l'air...*

Elle va s'asseoir à droite et se remet à filer.

*Oui, Joël  
Est si bon!... Ce serait pêcher contre le ciel  
Que lui donner ma main et lui fermer mon âme.  
Je veux à l'avenir être vraiment sa femme.  
Quand nous vivrons là-bas, loin de la mer, je veux  
Que son seuil soit riant, que ses jours soient heureux.  
J'entourerai d'amis sa vieillesse sereine;  
Moi-même auprès de lui, tout en filant ma laine,  
J'essaierai de sourire et de chanter.*

Elle soupire.

*Hélas!  
Je ne sais que des airs tristes comme des glas...*

Un silence. — Puis elle chante à mi-voix :

*La sainte prit dans l'algue verte  
Le capitaine à demi mort,  
Et sur son aile large ouverte  
Le conduisit droit jusqu'au port :  
« Réveille-toi, beau capitaine,  
Voici ta ville et ton domaine! »*



Sitôt qu'il fut dans son château,  
Trois fois sur la porte fermée  
Sa main fit sonner le marteau :  
« Sèche tes yeux, ma bien-aimée,  
Celui que tu croyais perdu,  
Sainte Azénor te l'a rendu... »

Elle s'interrompt.

*Ah! toujours, malgré moi, vers lui va ma pensée!*

Elle reste immobile et absorbée.

## SCÈNE QUATRIÈME.

THÉRÈSE, JEAN-MARIE.

Jean-Marie apparaît dans le fond, puis s'arrête sur le seuil pour contempler Thérèse. — Tout à coup la jeune femme se retourne et lève en poussant un cri.

Thérèse.

*Ah!*

Jean-Marie.

*C'est moi, ma Thérèse!... O chère fiancée,  
C'est bien moi!*

Thérèse, tremblante.

*Jean-Marie !*

Jean-Marie, s'élançant vers elle.

*Enfin, je te revois !*

*Mes mains peuvent serrer tes mains ! J'entends ta voix !...  
J'ai voulu te surprendre ici, sans rien t'écrire.  
Aussitôt que j'ai pu, j'ai quitté le navire,  
Et comme un étranger passant dans le faubourg,  
J'ai pris à travers champs le chemin le plus court.  
Quel beau temps ! Le ciel bleu riait parmi les feuilles,  
Et les buissons étaient fleuris de chèvrefeuilles...  
A l'aspect des ajoncs tout baignés de soleil,  
Dans mon cœur il s'est fait comme un joyeux réveil,  
Et quand j'ai reconnu derrière la ramée  
Ton vieux toit d'où sortait un filet de fumée,  
Quand j'ai franchi d'un bond la clôture de houx,  
Tout à coup j'ai senti fléchir mes deux genoux  
Et j'ai failli tomber de bonheur !*

Il s'interrompit et regarde Thérèse.

*Mais, toi-même,*

*Thérèse, te voilà saisie et toute blême ;  
Ton regard fuit le mien, ta main tremble... As-tu peur ?*

Thérèse, d'une voix faible.

*Dans le premier moment, comme un reflet trompeur,*

*J'ai cru voir sur le seuil passer ton âme en peine,  
Et mon corps a frémi d'une angoisse soudaine...  
Nous t'avions chaque soir si longtemps attendu  
Et si longtemps pleuré!*

Jean-Marie.

*Je me suis cru perdu  
Moi-même, et mon histoire est presque une merveille...  
Nous venions de la Chine, et sur la mer Vermeille  
Le Roi-Gralon cinglait vers le pays de l'or;  
Nos yeux ne distinguaient point le rivage encor,  
Mais la brise apportait parfois des sons de cloche,  
Et chacun se disait que la terre était proche.  
La nuit survint, mauvaise et sinistre; au matin,  
Trompés par le brouillard et le vent incertain,  
Nous touchions un bas-fond, et la mer, pièce à pièce,  
Brisait sur les rochers le navire en détresse,  
J'avais pu me sauver avec trois matelots,  
Et notre barque, un jour tout entier, sur les flots  
Tournoya, par la vague à chaque instant couverte.  
Puis le vent nous jeta dans une île déserte  
Où nous avons, durant des mois, souffert la faim,  
Les ardeurs du soleil, l'horreur des nuits... Enfin,  
Un soir, à l'horizon nous vîmes une voile  
Se lever sur la mer comme une blanche étoile...  
C'était la vie! Oh! Dieu, comme mon cœur bondit  
Lorsqu'à notre signal le vaisseau répondit!...*

*Il nous reçut à bord et reprit son voyage,  
Et moi-même, enrôlé parmi son équipage,  
Je suivis sa fortune à travers l'Orient,  
Car je ne voulais pas ainsi qu'un mendiant  
Revenir au pays... Je disais : — C'est pour elle!...  
Et poursuivais partout la richesse rebelle,  
Mais me sentant plus las et moins pauvre, un beau jour  
Je partis le cœur plein de courage et d'amour,  
Et me voici... Pendant ma course aventureuse,  
Ta vie a-t-elle été plus calme et plus heureuse?...  
Le domaine, du moins, semble avoir prospéré;  
Dans les fleurs du courtil et les herbes du pré  
On sent la bonne odeur du bien-être s'épandre...*

Il sourit.

*Ton père ne va plus vouloir de moi pour gendre.*

Thérèse.

*Mon père est mort.*

Jean-Marie, se découvrant.

*Sitôt!.. Lui si fort et si vert!  
Et ta mère, la vieille Annaïc?*

Thérèse.

*L'autre hiver,*

*Son cercueil a passé le seuil de notre porte,  
Et l'herbe sur sa fosse est déjà haute...*

Jean-Marie.

*Morte!*

*Tous deux morts!... Et j'étais si loin!... Dans ton logis,  
Seule, tu languissais les yeux de pleurs rougis,  
Sans soutien, sans amis, sans rien!... Et la distance  
Mettait entre nous deux la nuit et le silence...  
Va, je ne repars plus, je ne te quitte pas,  
O ma Thérèse, ô mon amour! Viens dans mes bras!*

Thérèse, reculant effrayée.

*Non, non!.. Il faut nous dire adieu!*

Jean-Marie, d'un air incrédule.

*C'est une épreuve,*

*N'est-ce pas?... Tu te tais!...*

Il lui saisit la main et la regarde attentivement.

*Cette alliance neuve*

*N'est pas la mienne!*

Thérèse.

*Hélas! Voilà, sienne Noël,  
Deux ans que j'ai donné ma main au vieux Joël.*

Jean-Marie, atterré et s'appuyant sur la table.

*Mariée!... O mon Dieu!*

Thérèse, d'une voix suppliante.

*Pardonne-moi!*

Jean-Marie.

*La femme*

*Du vieux Joël!*

Thérèse.

*Écoute!*

Jean-Marie, se levant brusquement.

*Ah! sous le ciel en flamme  
Des tropiques, souvent quand nous causions le soir,  
Entre marins, de ceux que nous allions revoir,  
Je parlais de la ferme à la toiture grise  
Où m'attendait, fidèle et chaste, ma promise,  
Ma Thérèse aux yeux bleus comme les lins en fleur...  
Eux riaient, et, raillant ma naïve candeur,  
Ils disaient que la femme est changeante et frivole  
Comme le flot qui roule et l'oiseau qui s'envole...  
Je répondais, prenant tout le ciel à témoin :  
« Non, Thérèse m'attend et ne me trahit point ! »*

*Et pour me rassurer, dans la nuit, par centaines  
Les astres m'envoyaient leurs lumières sereines...  
Toi, pendant ce temps-là, le cœur déjà lassé,  
Tu songeais qu'un mari vaut mieux qu'un fiancé  
Pauvre et traînant sur mer une vie incertaine...  
Aller seule aux Pardons en robe de futaine,  
C'est triste, on en rougit, on prend un vieil époux  
Et l'on sort à son bras, luisante de bijoux!  
Oh! quand le vent du sud là-bas gonflait nos voiles,  
Pourquoi me trompiez-vous, ô menteuses étoiles?  
Flots de la mer, écueils, bancs de sable mouvant,  
Pourquoi ne m'avez-vous enseveli vivant?  
Je serais mort, du moins, sans la savoir parjure,  
Je ne me dirais pas que pour une parure  
Ma Thérèse a vendu son âme avec son corps!*

Thérèse.

*Écoute-moi!*

Jean-Marie, l'écartant de la main.

*Non, non, je souffre mille morts!  
Adieu, je veux partir!*

Thérèse, allant se placer entre la porte et Jean-Marie.

*Ah! non pas sans m'entendre!  
Reste!... Si du passé la voix lointaine et tendre  
Parle encore à ton cœur comme elle parle au mien,*

*Ne sois point sans pitié!... Tu ne sais pas combien,  
Avant d'en venir là, j'ai subi de tortures,  
Ni comment j'ai souffert, ni de quelles blessures!...  
Le malheur est tombé sur nous; mon père est mort,  
Ma mère était malade, et la bise du nord  
Annonçait un hiver rude à celui qui peine.  
Moi, j'avais beau charger ma queneuille de laine  
Et travailler pour deux, c'était du temps perdu;  
Les dettes s'amassaient, nous avions tout vendu,  
Et la huche était vide, et les gens de justice  
Étaient près d'emmener la dernière génisse...  
Ah! dans ces tristes jours, comme je t'appelais,  
Jean-Marie, et combien de fervents chapelets  
J'égrenais en ton nom aux marches des Calvaires!  
Mais ton navire était si loin, et nos misères  
Si lourdes!... Ayant su notre malheur, un soir,  
Joël, de Loc-Ronan, fit halte pour nous voir.  
Comme il avait connu mon père dès l'enfance,  
Il crut pouvoir offrir son secours sans offense,  
Et ma mère accepta... Chez nous il vint souvent;  
Puis un jour que j'étais seule sous notre auvent,  
Il prit ma main : « Ta mère au poids des ans chancelle,  
Me dit-il, donne-moi ton cœur pour l'amour d'elle... »  
Mais mon cœur était loin avec toi sur les flots,  
Et je ne répondais que par de longs sanglots.  
C'est alors qu'arriva le bruit de ton naufrage  
Plus d'espoir!.. Et Joël chaque jour davantage  
Me suppliait... Ma mère, elle, ne parlait pas ;*



*Elle me regardait, et son regard, hélas!  
Était une muette et navrante prière.  
D'angoisse et de pitié mon âme tout entière  
Fut prise... Et je dis oui, — mais j'en croyais mourir!*

Moment de silence. — Jean-Marie, assis près de la table, a la tête cachée dans ses mains.

Jean-Marie.

*Quels péchés avions-nous commis pour tant souffrir?...  
Les saints du Paradis auraient dû nous défendre,  
Nos cœurs étaient si purs et notre amour si tendre,  
Lorsque autrefois, la main dans la main, vers le soir,  
Nous cautions accoudés au mur gris du lavoir!*

Thérèse, d'un air sombre.

*N'y pensons plus!*

Jean-Marie, après avoir hésité un moment.

*Au moins, lui... te rend-il heureuse?  
Si ta vie est tranquille et ta maison joyeuse,  
Ma croix sera moins lourde et moins rude à sentir.*

Thérèse, à part.

*Heureuse! Hélas! ayons la force de mentir...*

Haut.

*Joël est bon, ma vie est douce, et ma demeure  
Est paisible...*

Jean-Marie.

*Un seul mot encore... Tout à l'heure,  
S'il j'ai pu te blesser par de cruels propos,  
Excuse-moi! Je veux respecter ton repos;  
Je veux que désormais mon désespoir se taise.  
Je ne demande plus qu'une grâce, Thérèse;  
Laisse-moi vivre auprès de toi... Qu'à l'horizon  
Je puisse apercevoir le toit de ta maison,  
Ou parfois, en passant, voir, à travers les branches  
Des noisetiers, flotter ta coiffe aux ailes blanches,  
Et je serai content...*

Thérèse.

*Oh! non, tu ne peux point  
Rester... il faut partir!*

Jean-Marie.

*Je vivrais dans un coin,  
A l'écart... Ignoré... Ma tendresse discrète  
Se cacherait au fond de quelque maisonnette...  
Tu ne me verrais pas!*

Thérèse.

*Non, non!*

Jean-Marie.

*Je fais serment:  
Par la Vierge et les Saints d'agir loyalement...  
D'être fort!.. Me crois-tu capable d'un blasphème?...*

Thérèse secoue la tête tristement.

*De quoi donc as-tu peur, dis?*

Thérèse.

*J'ai peur de moi-même!*

Jean-Marie, s'élançant vers elle et lui prenant les mains.

*Ah! tu m'aimes toujours!.. Va, ne t'en défends pas;  
Contre tes souvenirs en vain tu te débats,  
Nos amours ne sont pas de celles qu'on oublie,  
Et rien n'a pu briser la chaîne qui nous lie. .  
Tu m'aimes!...*

Thérèse, vaincue par l'émotion.

*Jean-Marie!*

Jean-Marie.

*Ainsi qu'un mauvais sort  
On a pu te jeter le faux bruit de ma mort,*

*Et comme on fait parler un dormeur dans la fièvre,  
Arracher un mensonge odieux à ta lèvre;  
On a livré ta main, on a surpris ta foi,  
Mais non changé ton cœur, car ton cœur est à moi!*

Thérèse.

*Je n'ai plus qu'un seul maître, et c'est Joël...*

Jean-Marie.

*Écoute:*

*Le trois-mâts hollandais qui m'a pris sur sa route  
Repart cette nuit même... Il est plein d'émigrants,  
Pauvres gens comme nous, cœurs brisés et souffrants,  
Qui vont au loin chercher une terre meilleure...  
Viens... La ferme est déserte, et le soir tout à l'heure  
De son obscurité va couvrir le chemin...  
Tu m'aimes... Hâtons-nous et donne-moi ta main!*

Thérèse, se reculant.

*Que veux-tu donc?*

Jean-Marie.

*Je veux que nous fuyions ensemble*

Thérèse.

*Laisse-moi!... Non!*

A part.

*Ma force est usée, et je tremble  
De faiblir, ô mon Dieu !*

Jean-Marie.

*Qui peut te retenir  
Ici?... Quelle espérance as-tu ? Quel avenir?...  
La solitude est dans ton logis, et sans cesse  
Son ombre s'étendra, froide, sur ta jeunesse,  
Tu n'entendras jamais d'enfants à ton foyer,  
Jamais tu ne verras le printemps sans noyer  
Tes yeux de pleurs amers, et, lasse d'une épreuve  
D'où tu ne pourras plus sortir que morte ou veuve,  
Tu traîneras ton joug plus dur de jour en jour,  
Épouse sans famille et femme sans amour !*

Thérèse.

*Jean!... Oh ! ne me dis pas ces choses, je t'en prie !*

Jean-Marie, lui saisissant la main.

*Viens!.. Nous irons chercher là-bas une patrie  
Hospitalière et douce... Entre elle et le passé  
Nous mettrons l'Océan immense... Viens!.. Je sais  
Dans les mers du tropique une lointaine Antille  
Qu'un printemps éternel réjouit, et qui brille  
Sur les flots bleus ainsi qu'un nouveau Paradis.  
Là, nous retrouverons les jours du temps jadis;  
Nous vivrons oubliés dans un coin de cette île,*

*Cultivant de nos mains une terre fertile  
Et n'ayant qu'un seul toit, qu'un seul cœur!.. Tu verras,  
Le soir, de beaux enfants s'endormir dans tes bras,  
Et notre amour sera profond et sans mesure  
Comme la mer!*

Il l'entraîne vers le fond.

Thérèse, éperdue.

*Attends encor!.. Je t'en conjure!..  
Grâce!... J'ai le vertige et ma tête se perd!*

Jean-Marie.

*Attendre! Le temps presse et le jour fuit... Que sert  
D'attendre?... Hâtons-nous, si Joël tout à l'heure...*

Thérèse, s'arrêtant.

*Joël! Ah! tu vois bien qu'il faut que je demeure...*

Elle le repousse et se réfugie sur le devant de la scène.

*Va-t'en, je ne puis pas partir... Je ne veux pas!*

Elle fait quelques pas vers lui.

*Songe qu'il est brisé par l'âge... Qu'il est las...  
Que je suis son soutien et sa seule espérance;  
Qu'il a quitté pour moi jusqu'à sa terre... Pense  
Qu'il fut notre sauveur; que, sur le grand chemin,  
Ma mère et moi, sans lui serions mortes de faim;  
Songe que j'ai juré, que son cœur se repose*

*En paix sur mon serment... Et maintenant suppose  
Qu'il retrouve ce soir les murs de la maison  
Pleins de son déshonneur et de ma trahison...  
Il en mourrait!... Et moi, de ma faute accablée,  
Sans cesse je verrais cette âme désolée  
Passer entre nous deux!*

Jean-Marie, avec amertume.

*Et tu croyais m'aimer!*

Thérèse.

*L'amour que j'ai pour toi, rien n'a pu l'entamer,  
Ni mes maux, ni le bruit de ta mort; — mais l'angoisse,  
Mais la honte emportée en quittant ma paroisse,  
Et le remords sur moi se levant nuit et jour,  
Tout cela me tuerait et tuerait notre amour.  
Je me mépriserais, et ma fierté blessée  
T'en voudrait à la fin de l'avoir abaissée,  
Et je te haïrais peut-être!.. Ah! quittons-nous  
Plutôt, mon bien-aimé!...*

Elle s'agenouille.

*Je t'en prie à genoux!*

*Dans le fond de mon cœur, loin de toute souillure,  
Laisse-moi conserver ma tendresse aussi pure  
Qu'au temps où tous les deux, à l'Angelus du soir,  
Nous disions nos avé dans les champs de blé noir.*

*Pars... Nous n'étions pas faits pour ce bonheur, sans doute,  
De suivre, en nous tenant la main, la même route;  
Mais nous nous rejoindrons... Pars, pour qu'en liberté  
Je puisse ailleurs t'aimer toute une éternité.*

Jean-Marie, la relevant.

*Adieu donc!*

Thérèse.

*Je voudrais te demander encore  
Un dernier sacrifice... Au pays, en ignore  
Ton retour et tu n'as vu personne en chemin?*

Jean-Marie.

*Personne.*

Thérèse.

*Et ce trois-mâts hollandais part demain?*

Jean-Marie fait un signe affirmatif.

*Eh bien, rembarque-toi sitôt la nuit venue,  
Que ta visite reste à jamais inconnue;  
Et que tous te croient mort puisque tu l'es pour moi.*

Jean-Marie.

*Je partirai ce soir.*

Thérèse.

*Que Dieu veille sur toi;*



*Qu'il te donne une heureuse et prompte traversée...  
Sur la mer avec toi s'en ira ma pensée.*

Elle s'appuie contre la table. — Silence

Jean-Marie, déjà près de la porte.

*Thérèse!...*

Mouvement de Thérèse.

*Laisse-moi sur tes lèvres poser,  
Avant que de partir, un suprême baiser...  
La route de l'exil est douloureuse à suivre,  
Qu'au moins ce souvenir du passé m'aide à vivre.*

Thérèse, d'une voix faible d'abord, puis plus ferme.

*Non... Non!*

Jean-Marie.

*Alors... adieu pour la dernière fois.*

Il s'éloigne lentement par le fond, puis disparaît. — Thérèse  
reste immobile et appuyée à la table.

---

## SCÈNE CINQUIÈME.

THÉRÈSE, puis JOËL.

Au bout de quelques instants, Joël entre par la gauche et fait  
un geste de surprise.

Joël.

*Seule?*

Thérèse, tressaillant.

*Oui.*

Joël.

*Je croyais entendre un bruit de voix.*

Thérèse.

*C'était un voyageur qui demandait sa route...  
Un marin... Son étape avait été sans doute  
Bien longue... Il était las...*

Joël.

*Et tu l'as fait asseoir?*

Thérèse.

*Oui.*

Joël.

*Ce qu'il te contait paraissait t'émouvoir,  
Car vous parliez très haut...*

Thérèse, après un moment de silence.

*Il était de passage  
A bord du Roi-Gralon, au moment du naufrage,  
Et je l'interrogeais sur les marins perdus...  
Sur Jean-Marie...*

Joël, s'approchant.

*Eh bien ?*

Thérèse.

*Il ne reviendra plus.*

Elle se rassied. — Joël lui prend les mains. — Le rideau tombe.



---

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

---



A LA MÊME LIBRAIRIE

# OEUVRES DE André Theuriet

Édition elzévirienne

POÉSIES (1866-1872). <i>Le Chemin des Bois. — Le Bleu et le Noir.</i>	
1 vol. . . . .	6 f
NOUVELLES. <i>Bigarreau. — Claude Blouet. — L'Abbé Daniel, etc.</i>	
1 vol. . . . .	6
SAUVAGEONNE. 1 vol. . . . .	6
MADAME HEURTELOUP. 1 vol. . . . .	6
LA MAISON DES DEUX BARBEAUX. — TOUTE SEULE. 1 vol.	6

Édition in-18

## POÉSIE

LE CHEMIN DES BOIS, deuxième édition. 1 vol. ( <i>épuisé</i> ) . . .	3
LE BLEU ET LE NOIR. 1 vol. ( <i>épuisé</i> ) . . . . .	3
LE LIVRE DE LA PAYSE. 1 vol. ( <i>épuisé</i> ) . . . . .	3

## PROSE

NOUVELLES INTIMES. 1 vol. ( <i>épuisé</i> ) . . . . .	3 f
PÊCHÉ MORTEL. 1 vol. . . . .	3 f
BIGARREAU. 1 vol. . . . .	3 f
LES GILLETTS DE KERLAZ. 1 vol. . . . .	3 f
AMOUR D'AUTOMNE. 1 vol. . . . .	3 f
DEUX SŒURS. 1 vol. . . . .	3 f
L'ONCLE SCIPION. 1 vol. . . . .	3
CHARME DANGEREUX. 1 vol. . . . .	3
MADemoiselle ROCHE. 1 vol. . . . .	3
CONTES POUR LES JEUNES ET LES VIEUX, 1 v. in-8° <i>illustré</i> , broch.	9
— — — — — relié.	12
CONTES POUR LES SOIRS D'HIVER, 1 v. in-8° <i>illustré</i> , broché.	9
— — — — — relié.	12
L'ONCLE SCIPION, 1 vol. in-8° <i>illustré</i> , broché. . . . .	9
— — — — — relié. . . . .	12

L'ABBÉ DANIEL. 1 vol. in-32, avec vingt-six dessins de Jeannot, gravés par Russe ( <i>Collection Lemerre illustrée</i> ). . .	2
---	---

## THÉÂTRE

JEAN-MARIE. Drame en un acte en vers. 1 vol. . . . .	1
--	---

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins. — 4 - 2068.

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

PQ  
2450  
T2J4

Theuriet, André  
Jean-Marie

